

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le rivage des monstres

Véronique Dassas

Number 327, Spring 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92832ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dassas, V. (2020). Le rivage des monstres. *Liberté*, (327), 9–11.

Tous droits réservés © Véronique Dassas, 2020

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le rivage des monstres

*La journaliste
et traductrice
Véronique
Dassas observe
l'Italie, où elle
vit, et renvoie
à Montréal, où
elle a longtemps
vécu, un écho à la
fois personnel et
politique.*

Je chante les armes et le héros qui, premier entre tous, chassé par le destin des bords de Troie, vint en Italie, aux rivages où s'élevait Lavinium. Longtemps, et sur terre et sur mer, la puissance des Dieux d'En Haut se joua de lui... et longtemps aussi la guerre l'éprouva en attendant qu'il eût fondé sa ville et transporté ses dieux dans le Latium : ce fut là l'origine de la race latine, des Albains nos pères, et, sur les hauteurs, des remparts de Rome.

— Virgile, *L'Énéide*, Livre premier

Dans mon imaginaire marin se déposent sans ordre les sirènes, les digues barrant le grand large, les bancs de sable avalés par la marée, la lointaine côte américaine, cap impossible mais toujours envisagé, Nantucket et les baleines de Melville; drisses, focs, taquets, écoutes et tangage, vocabulaire perdu comme le paradis; la vague mythique des surfeurs de la côte, Belharra gigantesque entre Socca et Hendaye, fille fantasque de la houle et du vent du sud.

Viennent ensuite les souvenirs de sable, la moiteur des maillots, les scintillements, les plongeurs et les éclaboussures, éclairs de plaisir éclairant l'ennui de l'enfance.

Se glissent plus tard les grands marins et pirates, d'abord inspirés en ordre d'apparition à l'écran par le capitaine Crochet, les pirates de *L'île au trésor*, le capitaine Hornblower, Rackham le Rouge et Lord Jim. J'en oublie, ils sont innombrables, la marée, celle du cœur, les ramène par vagues.

Je suis une fille du bord de mer.

Le rêve marin ne s'efface pas à l'aube, il reste en fond d'écran. Longtemps sur les murs de la chambre, pour seule image, il y avait une vague et un bateau à peine visible. Bien plus tard, un montagnard m'avouera qu'il n'avait compris l'horizon qu'en contemplant l'Atlantique du haut de ma falaise basque; moi, je ne connais que lui et sa ligne et l'espoir qu'il me souffle. Si jamais à terre tout allait mal, on pourrait toujours prendre le large.

Tout ne m'était qu'idylle et rêverie douce, passage suave vers la mélancolie de l'ailleurs, de celles qui donnent au regard un charme photogénique. Jusqu'au jour où un copain me traîna sans avis au cinéma Le Mazarin, à Aix-en-Provence, pour voir *Les dents de la mer*. Trop occupée à décider si c'était un signe d'intérêt ou un goût trop marqué pour le cinéma de Spielberg, je négligeai de m'enquérir du scénario. Je finis sur les genoux du gars au milieu du film, non pas folle de désir mais de terreur. Je n'avais pas vu venir la bête, malgré la musique plus que suggestive qui l'annonçait, et ne pus entrer dans l'eau de ma baie chérie pendant les années qui suivirent sans sentir sur les jambes la morsure du squal. Spielberg pouvait être content, et moi je lui en veux encore.

La mer réserve parfois à ceux qui s'y risquent, poussés par la passion de la marine à voile ou par la nécessité marchande, des sorts terribles. Le glas sonne encore aux clochers des ports de pêche. On ne l'entend pas beaucoup

pendant la saison touristique, couvert par la clameur des plages surpeuplées. On ne l'entend pas non plus dans les villes. Qui sait aujourd'hui qu'on meurt encore d'une mauvaise tempête à bord des thoniers, des sardiniers, même en ces temps maudits de pêche à outrance et de navires *high-tech*?

Ce sont les épisodes tragiques d'une histoire du danger qui s'abîme dans notre sentiment de toute-puissance peureuse.

Quand Moby Dick se venge de l'esprit vengeur de Achab, quand le requin bouffe la baigneuse et poursuit ses poursuivants, le fantasme du mal absolu et aveugle saute aux yeux et me fait d'un coup penser à autre chose. Le monstre serait-il sur les rives?

Le monstre est sur les rives. Toutes les dents de la mer, Moby Dick, les poulpes géants, les piranhas, les krakens, tous les monstres marins venus des abysses ou croisant dans les eaux parfumées à l'ambre solaire des plages sont de braves créatures qui gagnent rarement sur le plastique qu'on leur fait avaler.

Le monstre est sur les rives, il naufrage des milliers d'embarcations en les empêchant d'accoster et refuse de



sauver des gens qui se sont risqués en mer pour échapper au pire. Si la Méditerranée est devenue un cimetière, les squales, les vents et les marées n'y sont pour pas grand-chose.

Cet été, le dessinateur Willem publiait dans le quotidien *Libération* une vignette qui aura peut-être fourni une petite seconde de trouble aux vacanciers en partance. On y voyait un couple blanc portant lunettes de soleil et jouant au ballon dans l'eau au milieu de corps noirs et noyés.

« La mer a toujours été un cimetière, mais tu n'y pensais pas, c'est tout. »

Qui aime la mer devrait s'intéresser aux naufrages, comme Simon Leys aux naufragés du *Batavia* ? Peut-être. Dans mon imaginaire marin s'empilent en tout cas les récits de tempêtes, frissons pas chers pour marin resté à terre, souvenirs vagues de la classe ânonnant *L'Énéide*.

Les clameurs des hommes se mêlent au cri strident des câbles. Les nuages dérobent subitement aux yeux des Troyens le ciel et le jour. Une nuit ténébreuse se couche sur les eaux. Les cieux tonnent ; l'air s'illumine criblé d'éclairs. Les hommes ne voient autour d'eux que la présence de la mort.

— *L'Énéide*, Livre premier

Dans mon imaginaire marin, il y a sûrement par ouï-dire le naufrage du *Titanic*. Bilan : près de 1500 morts, victimes d'un iceberg et de rivets de coque trop fragiles. Il y a aussi le naufrage absurde du *Costa Concordia*, immense bateau de croisière, de ceux qui détruisent la lagune de Venise, et qui ce jour-là de 2012 s'approcha un peu trop des rochers bordant la côte Adriatique, pour permettre aux plaisanciers de faire quelques photos. Inoubliable, la tête ahurie de son capitaine aux informations du soir, Francesco Schettino, qui préféra sa pomme aux femmes et aux enfants d'abord. Bilan : 32 personnes mortes sur l'autel du tourisme de masse et à cause de la désinvolture criminelle d'un couard.

Tout ça, c'est terrible, ça tient de la malchance ou de la connerie et faut bien faire avec.

Mais les morts dans les zodiacs en Méditerranée sont eux victimes d'un système...

... qu'ont pu faire les Troyens pour qu'après avoir subi tant de funérailles, leur désir de l'Italie leur ferme l'univers ?

— *L'Énéide*, Livre premier

Cette politique, Massimo Cacciari, philosophe, politicien, ancien maire de Venise et devenu une sorte de mauvaise conscience nationale aux colères fameuses et très télégéniques, l'a résumée ainsi récemment dans la presse quotidienne : « Déchargeons-les tous en Libye, un point c'est tout, qu'ils les tuent, qu'ils les torturent, on s'en fout, pourvu qu'on ne les voie plus. »

Les coups de gueule de Matteo Salvini, sa façon de fermer les ports, ce fut en grande partie du spectacle, de la propagande qui bien sûr lui fit gagner des votes. Pendant qu'il empêchait le gros bateau d'une ONG d'accoster devant les médias, de plus petites embarcations continuaient d'arriver loin des caméras. Cela dit, le nombre des arrivées a baissé, car les contrôles des garde-côtes libyens se sont intensifiés, à grand renfort de financement européen. On se trouve plus que jamais dans une pure logique sécuritaire. Et quand la route de la Libye ne sera plus praticable car trop meurtrière, d'autres s'ouvriront ailleurs en Méditerranée. Les conséquences pour ceux qui quittent encore les côtes libyennes sont terribles : soit ils sont amenés *manu militari* dans les camps tenus par les milices libyennes (2747 personnes ont été ramenées en Libye en 2019), soit ils meurent en mer. En fait, les chiffres le prouvent, le nombre de migrants morts noyés est proportionnellement beaucoup plus élevé qu'avant. Le rapport entre les personnes qui partent et celles qui meurent en mer a dramatiquement changé : en 2018, selon les données d'Amnesty International, une personne sur 29 mourait en mer. Le rapport est aujourd'hui de 1 sur 6.

La mer est un cimetière ; les monstres sont sur les rives et ils sont, qui plus est, nombreux. On ne peut guère réduire leur nombre aux politiciens de droite, fauteurs de haine, puisque leurs homologues de « gauche », quand ils sont au pouvoir, crient peut-être moins fort « priorité aux Italiens », ou « halte aux invasions barbares », ou « on ne peut

quand même pas accueillir toute la misère du monde », mais adoptent les mêmes méthodes de refoulement des migrants aux portes de l'Europe. Ils ont beau se garder soigneusement d'y faire allusion, quand on les somme de parler, le cynisme de leurs stratégies est évident et démontré.

Salvini, momentanément sans doute, n'est plus au gouvernement ; ses successeurs vont poursuivre dans la même ligne que lui leurs politiques sur les migrants. Les accords avec la Libye qui arrivent à échéance début 2020 seront reconduits par ceux-là mêmes qui les avaient conclus avant Salvini.

Pas de doute, l'arrivée des migrants révèle toutes les lacunes et les hypocrisies des sociétés occidentales dans leur ensemble et non pas seulement les

**Le vernis
libéral s'effrite
vite quand des
métèques ont le
culot de venir
de partout pour
partager notre vie
de gens libres,
égaux, fraternels
et rassasiés.**



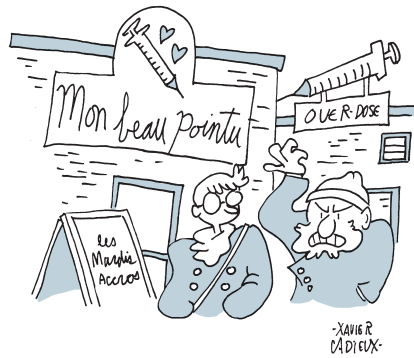
tares xénophobes des gouvernements de droite. Le vernis libéral s'effrite vite quand des métèques ont le culot de venir de partout pour partager notre vie de gens libres, égaux, fraternels et rassasiés. Il semble que l'énormité de la situation n'ait pas encore éclaté à la face de tous.

Pour ceux qui ont cru longtemps, et j'en suis, que l'information était la

clé de toute conscience politique, la déroute est totale, car il est possible en trois ou quatre clics de savoir tout sur tout. Sur les chiffres des morts en mer, sur la situation catastrophique des pays africains, sur tout un continent où les gens fuient la guerre et la misère, sur tous ceux qui restent envers et contre tout en Afrique, parce qu'ils espèrent y vivre un jour en paix et décemment, et qui ont actuellement toutes les chances de finir leur vie dans les gigantesques camps de réfugiés répartis sur tout ce territoire. On sait tout sur l'ignoble « forteresse Europe », sur les atrocités des camps libyens, des camps turcs, des camps grecs, et pas besoin pour s'en effrayer de les qualifier de camps de concentration, mobilisant ainsi l'horreur nazie pour plus de choc. Les camps d'internement qui ourlent l'Europe sont bien assez atroces sans avoir besoin d'agiter le spectre du nazisme. À croire que seule la surenchère pourrait émouvoir. Mais qu'on se détrompe, elle ne fait que normaliser l'horreur. Sans parler de la BBC ou d'Al Jazeera, tous les journaux télévisés italiens dignes de ce nom – il y en a, malgré les ravages de la télévision berlusconienne et le quasi-nauffrage (encore un) des services d'information des chaînes d'État – ont montré des images insoutenables des camps. On a entendu des témoignages, plus insupportables les uns que les autres, de gens battus, torturés, de femmes qui ont vu mourir leurs enfants faute de soins de base, qui ont été violées, prostituées, traitées comme des marchandises... Même chose en France, en Angleterre, et sûrement dans tous les pays européens, avec plus ou moins d'enquêtes courageuses, plus ou moins d'analyse de l'aspect politique du problème, plus ou moins de démission devant LA raison économique, celle du capitalisme.

Nous savons tout sur tout et rien ne bouge. Sommes-nous donc tous devenus des monstres du bon côté de la rive ?

Cacciari, encore lui, se demande si l'on n'assiste pas à une sorte de « mutation anthropologique ». Il prétend que si on nous avait dit il y a une vingtaine d'années que nous aurions été aussi indifférents devant tant de gens noyés, nous ne l'aurions



— Une autre bonne piquerie
mangée par la troisième vague.
Maudite gentrification !

pas cru. Faut croire que la colère du philosophe peut lui faire dire des bêtises, et qu'il a cela de commun avec nous tous, les mortels ordinaires. C'est même rassurant, dans le fond.

Pourquoi des bêtises ? Parce que l'indifférence devant tant de malheur et d'injustice n'est évidemment pas totale. Il y a des gens par milliers en Italie et ailleurs pour agir, aider, protester, risquer leur boulot sur terre, leur vie en mer. Par milliers, ils protestent, résistent, contournent les règlements iniques, accueillent, hébergent, organisent des abris, bricolent de la solidarité, trouvent des emplois pour les migrants, parfois en créent sur mesure, mettent sur pied des écoles... Encore une fois, en quelques clics, vous pourrez vous construire une vision bien plus généreuse des sociétés européennes que celle que fait supposer le grand vitupérateur vénitien.

Le problème est ailleurs. Ce qui est sans doute beaucoup plus affligeant, c'est la panne d'imagination. C'est qu'il y ait si peu de pensée politique, de réflexion théorique, bref d'idées, même folles, même peu réalisables, même à peine germées sur ce que pourrait être un monde où l'on ferait circuler librement les personnes. Penser la possibilité pourtant pas si incongrue que les jeunes désespérés qui demandent asile aujourd'hui puissent revitaliser notre monde occidental pas très gaillard, mais encore assez pour créer des horreurs, et, qui sait ? le rendre plus vivable. Penser

un nouveau monde sur le vieux continent, penser le monde sans les frontières, comme le rêvaient les communistes et le rêvent aujourd'hui à leur manière ceux qui veulent sauver la planète de la mort par empoisonnement, puisque le poison se fout pas mal des postes-frontières. Redonner à la Méditerranée son vieux nom de *mare nostrum*.

Ou même envisager les choses au ras des pâquerettes. L'Italie, l'Allemagne sont des pays sinistrés du point de vue de la démographie. Alors, c'est quoi l'idée de fermer les portes, les ports, et de nous ressortir du placard les habits ensanglantés de la nation et du peuple, alors qu'on sait parfaitement qu'ils sont irréparables ?

Pas question de se joindre au lamento de la gauche sur la gauche, de lui demander de faire son autocritique, de s'amender, de se rassembler, de remonter au créneau. La gauche parlementaire européenne n'existe pas, elle n'est donc absolument pas en mesure de répondre à l'appel, appel qu'elle est d'ailleurs la seule à se lancer, comme pour donner encore signe de vie à la fin du naufrage.

La vie est ailleurs, dans les interstices, au milieu des ruines. Dans tout ce qui, au milieu de l'enfer, ne l'est plus tout à fait.

✱✱

P.-S. Énée, héros et fondateur mythique de Rome, partit de Troie (c'est-à-dire de Turquie) après avoir connu la guerre et la défaite. Junon ne voulut pas le voir accoster en Sicile ; elle convainquit donc Éole de déchaîner les vents et de naufrager ses bateaux. Énée se retrouva sur les côtes libyennes, qu'il eut toutes les peines du monde à quitter. Il finit par atteindre le Latium et donner à Rome et à son empire les premiers signes de sa gloire. Toute ressemblance avec un parcours ou des personnages réels ferait un bon pied de nez aux fascistes aux petits pieds nostalgiques du SPQR, dont ils se pensent les héritiers. **L**